

Le bivouaque-cénotaphe

Le feu ne crépitait plus au centre du cercle de tentes, de bâches, de palettes et de fils distendus. Deux ans de vie commune avaient été amassés sur la pelouse au pied des bâtiments où, tout ce temps, nous avions folâtré. Une dizaine de camarades. Presque une fratrie, une tribu assurément. Poisseuse, une grille branlait coincée entre deux chaises désossées, qui couvrait l'âtre et d'où suintait encore la graisse épaisse d'un barbecue de la veille. Des uniformes sous plastique pendaient aux branches des deux maigres arbres. Affalé ici ou là, au pied des dépouilles, un kakémono, un vélo, un ficus : les restes d'une chambre étudiante qu'on débarrasse, des empilements de feuillets photocopiés, un vieux ballon crevé, quelques sacs en jute bourrés de bibelots... Une brume sucrée, dense, matérielle, enrobe tout ce fatras ; répandue avant le soleil dont les premiers rayons, explorateurs intrépides des vastes volumes opaques, commencent à percer, fébriles, incertains, et qui fouaillent en dedans des humides volutes, se courbent contre toute physique, épousent les formes des gouttelettes gelées en suspension puis braquent soudain avec une fureur de projecteur un petit morceau de glèbe détrempée et indifférente qui se pare alors d'un éclat de diamant unique et précieusement fragile. Depuis les tentes ou de sous les bâches, raidis les uns aux autres par la fraîcheur encore hivernale des nuits plataliennes de mars, parfois un grelottement ou une secousse surgit. Pour un instant s'interrompt la musique douce des éclairages spontanés qui chaque matin montent petit à petit des pieds des murs aux sommets des antennes et dont l'aube inlassable fait sa partition.

Quelques heures passèrent.

Il fallut se lever, s'ébrouer dans la rosée, réchauffer aux cendres ses membres engourdis et puis, et puis, le sang reflué aux limites, mesurant chaque geste, comptant chaque mouvement, gravant dans l'esprit chaque pas, regrouper ses effets, plier les tissus, ranger son foutoire, débarrasser le plancher des vaches, empiler les briques, bringuebaler ses merdouilles et les tasser dans les caisses qui attendaient sur le parking en évitant soigneusement, à chaque versée précautionneuse dans le coffre, tous les prétextes à retarder, toutes les possibilités de se souvenir, d'arrêter le grand nettoyage du temps dans cette quantité presque infinie de bric-à-brac, de livres, de costumes, d'affiches, de tenues, qui chacun chacune charriait avec lui tout le passé, toute la vie, toutes les expériences et qui pesait plus lourd que fonte, plus cassant que cristal, à déposer au creux de la banquette arrière avec l'amoureuse certitude de leur persistance, de leur consistance : de leur inaltérable *imputrescibilité*.

Nous allions nous quitter. Il fallait nous quitter. Quelques dernières merguez avaient trainé la nuit sous les fenêtres et fournirent une superbe diversion. Je gagne une demi-heure à raviver du bout des lèvres par un souffle régulier et habile, travaillé avec tous ces amis aux pieds des volcans éteints, sur les pentes des plus hauts cols, au fond des gorges taillés des torrents, les sept ou huit braises couvertes de poussière fuligineuse. Le feu reprit trop vite à nos goûts sa vigueur et élança ses longs bras de flammes vers la grille qui grésilla à la manière d'un torturé. Trois phrases baragouinées occupèrent l'espace le temps que cuisent les derniers restes, du dernier repas, et du départ. Tout le monde percevait au fond de l'air une peur terrible, mais terriblement cachée aussi, par toute la cautèle qu'on appelle pudeur, entre les hommes qui sont des amis et qui se disent au revoir pour ne pas pleurer de se dire adieu. Alors, nous mangeâmes en silence, les yeux érubescents, encore petites pucelles de voyages. Alors, nous vécûmes chaque bouchée comme un trophée de la mémoire sur le temps, ridicules à mastiquer les secondes, comédiens tragiques de nos vies rêvées, émouvants de naïveté. Parce qu'alors nous croyions, alors, encore enfants des aventures, aux futurs idéaux et curvilignes. Nous pensions, nous voulions, alors, avec toute la fatalité qui dans la jeunesse passe pour de l'énergie, qu'il nous existât un *destin*.

Les traces ultimes de notre présence effacées, il ne restait plus de preuve que tout avait réellement existé. Il s'agissait déjà de partir. Procession muette et noire, nous quittâmes dans une lente circumambulation l'espace clos des ivresses passées et sans aucun hasard nous nous regroupâmes finalement sur le parking. En cercle sur l'asphalte, sous l'aisselle le dernier sac de trop et aux pieds la dernière bricole utile, un grand silence comme une forêt couverte de neige se fit, et toutes les excuses étaient épuisées et tous le savaient bien et alors des murs immenses de solitude et de tristesse avec une méticuleuse lenteur s'érigèrent entre chacun de nous jusqu'à très haut, tout en haut du ciel.

Qui eut voulu manquer son départ ? Je suis parti sans me retourner, la face ravagée de larmes.